

LA TRAITE DES MUSES

Léon Daudet, le gros bonimenteur de l'*Action Française*, ne borne pas son activité littéraire à déverser tous les jours ou tous les deux jours dans les colonnes de ce journal de pleines poubelles d'injures. Membre de l'Académie Goncourt, c'est un pamphlétaire et un romancier fécond. Une quarantaine de volumes divers attestent la fécondité irrépressible et en quelque sorte breneuse qu'on est en droit d'attendre d'un tel bloc de tripes.

Malgré le battage fait autour de ces œuvres par la feuille royaliste et républicaine, et, quoique les hobereaux de province, les ecclésiastiques, les filles d'officiers supérieurs et les officiers supérieurs eux-mêmes s'empressent, en quantité décente, à lire les œuvres de leur « cher et grand », la gloire littéraire de l'« hérédito » est mince. Elle se limite, à dire le vrai, au rire que suscite parfois la grossièreté amphigourique de sa langue qui relève plus du pavillon de la marée que de la littérature française.

Il est vraiment cocasse de voir cet homme qui a le gabarit et les façons du porc, faire feu de toute sa fressure aux côtés de l'austère, de l'abstrait Maurras et aux applaudissements de ceux qui prétendent représenter, en une époque grossière, ce que la France produisit de plus fin.

Daudet, Maurras ! S'il est deux êtres qui s'opposent en tout, c'est bien ces deux-là. Et faut-il que l'*Action Française* soit pauvre en hommes pour se réduire en fait à cet invraisemblable tandem.

Quoi qu'il en soit, j'ai tenu à lire le dernier roman de Daudet : l'*Entremetteuse*. Là, en effet, le bât blesse notre gros âne. A la Chambre, il suffit de prononcer ce titre prometteur pour que Léon Daudet, bien doué cependant quant à la gueule, se taise incontinent et se cache sous son pupitre.

Qu'est-ce que l'*Entremetteuse* ? Oh ! un bien pauvre ouvrage, un scénario de film bien plus qu'un roman. Trois cents pages toutes conventionnelles, fades, ennuyeuses, vulgairement écrites dans le plus banal des styles et dont vraiment la médiocrité déferait toute critique, si l'auteur, en des descriptions répétées, n'y étalait imprudemment et avec les détails les plus précis, une vie sexuelle dont on ne peut moins dire qu'elle est indigne du professeur de morale catholique et du lillial leader royaliste, qu'il prétend être.

Voici d'abord le schéma de ce grossier mélo qui a nom l'*Entremetteuse* :

Mariette, fille d'un garde-barrière, n'a que quinze ans quand elle fait coucher son papa avec l'épicière du village.

Devenue grande et grande grue, elle continue, mais pour de l'argent. Elle procure tout : sa soubrette, des femmes du monde, des pucelles même.

Mais elle a un fils, un grand fils, qu'elle adore, à qui elle cache jalousement ses turpitudes. C'est le seul coin propre de cette âme de boue. O Hugo, ô antithèse, ô « égot romantique », comme dit Léon Daudet !

Or, le hasard veut qu'elle procure à un financier qui la viole la jeune fille dont son fils était éperdument épris. Le fils apprend tout, maudit sa mère à jamais et tue le banquier.

Cependant la morale est sauve. Mariette ira chrétiennement soigner les pestiférés après avoir fait don de ses biens aux pauvres. Le banquier satyre, agonisant, de-

mandera pardon, et le fils de Mariette clora le livre en faisant le signe de la croix.

Maintenant que vous connaissez cette conclusion, digne de René Bazin, voyez ces quelques extraits (pages 23, 24 et 25) :

« — Elle me plaît décidément beaucoup, votre femme de chambre », dit à Mariette maître Chemaussan, avoué.

« — Vous n'êtes pas dégoûté ! Un des plus beaux corps que je connaisse et pas la moindre odeur forte... (sic).

Et plus loin :

« — Ecoute, ma belle. Voici maître Chemaussan... il ne peut pas croire que tu as, après moi, la plus belle poitrine de la rue Raynouard. Montre-la lui. La vue n'en coûte rien.

« — A voir seulement, hein ! fait l'intéressée avec une mine de soubrette d'opéra-comique que n'effarouche point la lubricité des vieux messieurs.

« En deux temps, quatre mouvements, elle défit son tablier, dégrafa son corsage noir, ôta sa guimpe, son corset et mit à l'air, non sans fierté, deux seins ronds, menus et fermes, etc... ».

Goûtez maintenant la mignardise d'un goût vraiment classique de cette scène entre Mariette et l'une de ses dupes :

« ... Je ne me charge pas de la commission, reprit la délicate naïade, mettant avec nonchalance, hors du bain laiteux, un bras frais à odeur de violette, que suivit un sein ferme et gras.

« D'un geste affectueux, Mariette appuya sa tête charmante sur ce doux coussinet (!!!) ».

Comme on le voit, le gros Léon, soufflant, bavant, congestionné, mettant sa tête charmante sur ce doux coussinet !

Il y a enfin la scène du viol, la plus minutieuse, la plus circonstanciée qui soit :

« Elle (la victime) balbutiait des mots indistincts, des prières, des supplications, qui n'empêchaient nullement Gantois (le satyre) de remonter le long de son buste, de faire sauter les agrafes de son corsage et de dégager avec ses épaules menues, les deux fruits brûlants de son corset éclaté (oh ! ce style).

« A partir de là, ça alla tout seul (quelle jolie phrase bien digne du champion du classicisme !). Il la souleva dans ses bras et la jeta demi-nue sur le lit étroit », etc., etc... Jusqu'à ce fameux « poignard enflammé » qui atteint la jeune fille, « puis, dans une onde double, et assez lente, de douleur et de volupté, se retire ».

Je conçois que malgré son aplomb, le gros Léon soit assez embarrassé pour s'expliquer là-dessus devant les collègues aragouins, diseurs de chapelets, les douairières et les filles d'officiers supérieurs.

Evidemment, il pourrait, littérairement, défendre cette manière, mais, horreur ! ne serait-il pas contraint, en ce cas, d'appeler à son secours, et le naturalisme et Zola, tant vomis par l'*Action Française* et que ce gros bonhomme insulte si souvent et si odieusement.

Chosé en tout cas plaisante, de voir ce Léon Daudet, grand chef royaliste et pourfendeur de Zola, à nonnant ainsi sans y rien comprendre les idées de Maurras et de Henry Bordeaux, pour, finalement, écrire de telle sorte.

Il y a là une inconscience ou bien une canaillerie qui en disent long sur la richesse et la probité intellectuelle de l'*Action Française*.

CHIL.

RÉSURRECTION

Elégie pour un camarade « disparu »

Par F. JEAN-MONIQUE

I

Un soir de mai, dans la tristesse du printemps,
ton souvenir m'est revenu,
vivace et ruisselant;
j'allais à la peine où tu n'iras plus,
mais à la vie.

Je n'avais pu t'accompagner au bord du monde,
et serrer ta main sèche;
dans l'ombre double de la mort
et du doute infini,
perdant ta foi en nous avec la vie,
tu t'enfonçais.

Personne autour de toi pour reprendre ton chant,
personne de vivant
pour apaiser ton corps tordu,
puis, recueillant ton âme,
la rouler doucement dans des paroles chaudes,
et l'emporter.

II

Ta pensée vaincue
m'a suivi des mois,
dans le sommeil et sur la route,
mendiant mon cœur pour son salut.

O mon enfant et mon ombre,
tu ne peux maintenant regarder, et je tremble;
mais nous sommes toujours quelques-uns,
inconnus et fidèles comme les mottes des labours,
toutes, portant un grain de la moisson,
et les fleurs du bouquet
au dernier jour.

Suis-je pas là moi-même,
pour toi et pour un tel,
et pour les bons et les mauvais,
que ton bras levé baptisait,
quand tu brisais les inconnues de l'avenir ?

Suis-je pas là,
malgré tant de dégoûts et tant de lassitudes,
et cette détresse encore insondable,
qui flue du sang versé et des années perdues ?

Suis-je pas là,
menant ton deuil et ta résurrection,
à ton chevet éternel, ô Lazare,
te ranimant sous ma ferveur douce et amère,
dans le cortège des amitiés de la terre ?

III

Je te mêle aux printemps qui t'ont caressé,
à ceux qui t'étaient dus,
et séchèrent trop vite au bois de ton cercueil.

Je te relie aux plus lointains;
je ne les verrai pas,
mais j'annonce leur floraison :
débordant le passé, l'espace et le destin,
ils tendront jusqu'à toi leurs océans et leurs verdure,
et leur tendresse.

Ma pensée dévouée suit l'herbe éternelle :
je te vois toujours jeune ;

et, sur les brins d'herbe qui tremblent,
ton image passe et se courbe au vent.

Ce qui fut le sens de ta vie divine,
resplendissait,
comme la foi d'un rayon de soleil :
deux rayons fondus jouent sur mon chemin,
lumière de ta vie, lumière de mes jours.

Belle, reste la terre,
et fidèle, l'âme du monde,
la brise souffle bleue et blonde sous ces tilleuls :
le cœur de ton enfance en était embaumé.

Au fond de tes yeux clos dort le rêve d'enfant,
qui devint ta foi d'homme :
c'était ce fond d'allée sous les tilleuls,
tout ombreux de bonheur et chaud de vérité,
et qui devait s'ouvrir un jour sur la Cité.

IV

Je te parlais ; et tu m'écoutes ;
voici que tu réponds ;
tu surgis du fond de ma force
sous cette amertume encore inavouée,
où chaque jour il faut reprendre le combat,
et toujours triompher.

Comme un bourgeon brisant ses liens,
ton image tressaille, s'efforce et se déploie,
et se libère,
et la voici à mes côtés comme autrefois,
de la bonne nouvelle et du printemps divin
toute enivrée.

Ah ! parle, affirme, combats, rayonne ;
tu me souris dans l'ombre ;
je t'avais accueillie, mâne désespérée,
nourissant ta vie pâle
de mes affirmations au fond de moi tremblantes ;
mais tu me sauves à ton tour :
lente et forte en mon sang
passe et brûle ta charité.

Tu avais délivré mainte âme sur la terre ;
tu les accompagnais comme un amour de mère,
comme l'exaltation d'une longue vertu ;
victorieux aujourd'hui l'un par l'autre,
je t'accompagne, mais tu m'entraînes
vers ce sommet d'apôtre
où la foi reste une vertu.

Notre vie commune jaillit en moi
comme une seule et longue flamme ;
je crois à nous-mêmes en des millions d'êtres,
morts et vivants ;
je participe à leur divine attestation ;
je supprime l'espace et je pétris le temps ;
après le rampement dans l'injustice de la nuit,
je proclame à nouveau la résurrection,
et sur les collines universelles
je vois l'immobile palpitation
des platanes et des drapeaux,
et le triomphe.